

45
CINÉMA

LES ROMANS CINÉMA



SIXIÈME ÉPISEDE

A MINUIT SONNANT



LA REINE S'ENNUIE

ADAPTATION PAR

PIERRE DECOURCELLE

Collection "In Extenso"

L'ouvrage illustré de 3 fr. 50 pour 1 franc.
France par la poste : 1 fr. 15

LISTE DES VOLUMES PARUS

- | | | | |
|--------------------|-----------------------|----------------------|------------------------|
| 1. A. H. H. H. H. | La Déesse | 22. Charles-François | La Victoire de l'Or |
| 2. A. H. H. H. H. | Le Silence | 23. A. H. H. H. H. | Le Carnet de l'Or |
| 3. A. H. H. H. H. | L'Amour Féroce | 24. A. H. H. H. H. | Seigneur |
| 4. A. H. H. H. H. | Les Contes de l'Amour | 25. A. H. H. H. H. | Polémon |
| 5. A. H. H. H. H. | L'Amour Maudit | 26. A. H. H. H. H. | Confessions de l'Amour |
| 6. A. H. H. H. H. | Les Amours de l'Amour | 27. A. H. H. H. H. | Amour |
| 7. A. H. H. H. H. | La Fête de l'Amour | 28. A. H. H. H. H. | Mars et Vénus |
| 8. A. H. H. H. H. | Galop | 29. A. H. H. H. H. | L'Amour féroce |
| 9. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 30. A. H. H. H. H. | Mars |
| 10. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 31. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 11. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 32. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 12. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 33. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 13. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 34. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 14. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 35. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 15. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 36. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 16. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 37. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 17. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 38. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 18. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 39. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 19. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 40. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 20. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 41. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 21. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 42. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 23. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 43. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 24. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 44. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 25. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 45. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 26. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 46. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 27. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 47. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 28. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 48. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 29. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 49. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 30. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 50. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 31. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 51. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 32. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 52. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 33. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 53. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 34. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 54. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 35. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 55. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 36. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 56. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 37. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 57. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 38. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 58. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 39. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 59. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 40. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 60. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 41. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 61. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 42. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 62. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 43. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 63. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 44. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 64. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 45. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 65. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 46. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 66. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 47. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 67. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 48. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 68. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 49. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 69. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 50. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 70. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 51. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 71. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 52. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 72. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 53. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 73. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 54. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 74. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 55. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 75. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 56. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 76. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 57. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 77. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 58. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 78. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 59. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 79. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 60. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 80. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 61. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 81. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 62. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 82. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 63. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 83. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 64. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 84. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 65. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 85. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 66. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 86. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 67. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 87. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 68. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 88. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 69. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 89. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 70. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 90. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 71. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 91. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 72. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 92. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 73. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 93. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 74. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 94. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 75. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 95. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 76. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 96. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 77. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 97. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 78. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 98. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 79. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 99. A. H. H. H. H. | Le Féroce |
| 80. A. H. H. H. H. | Le Féroce | 100. A. H. H. H. H. | Le Féroce |

IL PARAÎT UN VOLUME TOUTS LES QUINZE JOURS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, PARIS — Téléphone : Fleurbaey 07-71

A MINUIT SONNANT

I

LE DERNIER JOUR (Suite)

Bien que le métier n'eût rien fait pour gagner la bienveillance de Pearl Standish, cet appel était trop désespéré pour ne pas émouvoir le cœur généreux de la jeune fille.

Elle résolut de faire tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la vie de celui qui avait été un moment son allié. Rapidement, elle se dirigea vers le téléphone et appela Tom Carlton.

Le jeune reporter était à son journal, au milieu de ses camarades occupés comme lui-même à la confection du numéro du lendemain.

Il ne lui paraissait pas possible que ce fût Pearl qui eût si tôt le désir de le voir ; et cependant un secret espoir lui disait que ce ne pouvait être qu'elle.

— Hello !... dit-il avec un peu d'émotion.

— Est-ce vous, Tom?... interrogea Pearl, à l'autre bout du fil.

— Oui !... Y a-t-il quelque chose qui n'aille pas ?

— C'est ce malheureux Sankara qui vient de m'écrire une lettre navrante. Voulez-vous me retrouver dans vingt minutes au coin de la Cinquième et de la Huitième Avenue ?...

— Entendu...

Il raccrocha le récepteur et courut à sa place prendre son chapeau.

Un quart d'heure plus tard, il attendait la jeune fille à l'endroit qu'elle avait désigné.

Presque tout de suite, il vit s'arrêter le long du trottoir la limousine qu'il

connaissait bien. Une petite main gantée, qu'il connaissait mieux encore, s'agita à travers la portière, lui faisant signe de monter.

Le métier avait dit vrai en retraçant dans son billet l'angoisse à laquelle il était en proie.

Nerveusement, il se promenait de long en large dans son fumoir, allumant des cigarettes dont il ne tirait que quelques bouffées, et qu'il jetait successivement dans la cheminée.

Il connaissait la cruauté des barbares desquels il dépendait et quels terribles châtiments ils réservaient à ceux qui méconnaissaient les lois de leur ordre.

Aussi ne pouvait-il s'empêcher de frissonner à la pensée du supplice inconnu qui l'attendait.

S'approchant de sa table, il relut pour la centième fois le billet concis que le courrier de l'après-midi lui avait apporté.

« Vous n'avez pas pu rendre à Siva la bague que vous aviez la mission de reprendre. Ce soir, vous serez mort... »

C'était tout. Pas d'appellation au commencement du billet, pas de signature à la fin.

Froissant le papier dans sa main crispée, il jeta un coup d'œil bagard autour de lui.

Son regard apeuré alla vers les fenêtres dont les volets étaient clos et les rideaux tirés. Il avait lui-même fermé la porte d'entrée à double tour et donné l'ordre à son valet de chambre de n'ouvrir qu'à une dame venant le demander.

Sans savoir en quoi pourrait consister le secours qu'il avait si instamment réclamé de Pearl Standish, il ne doutait pas que cette invocation à sa pitié ne

l'eût touchée et qu'elle ne vint tenter de lui porter assistance.

Pourvu qu'elle fût là avant les autres !...

De temps en temps, il suspendait sa promenade et s'approchait d'une fenêtre pour écouter si une voiture ne s'arrêtait pas à la porte de la rue.

Mais le roulement passait en s'affaiblissant graduellement dans le lointain. Ce n'était pas encore elle...

Et Sankara reprenait sa marche en allumant une nouvelle cigarette, qu'il rejetait lébrilement une minute après.

S'il avait pu seulement prévoir comment viendrait le coup fatal et essayer de s'y préparer, puisqu'il lui était impossible de l'éviter !

Il ne se doutait pas que ceux dont il redoutait tant la colère étaient déjà tout près de lui.

Les Hindous avaient depuis plusieurs jours étudié minutieusement la topographie de sa demeure et pris toutes leurs dispositions pour y pénétrer comme et quand bon leur semblerait.

Dès que la nuit se fut abaissée sur la ville, deux d'entre eux se hissèrent sans bruit sur le toit de la maison et laissèrent glisser doucement une corde jusqu'au balcon du fumoir.

Deux autres, sautant par-dessus la palissade qui clôturait la cour, arrivèrent à pas de loup jusqu'à la porte de service.

La cuisinière était en train de remettre de l'ordre autour d'elle. A cette femme aussi, Sankara avait recommandé d'exercer une surveillance particulière, spécialement sur les étrangers au teint basané et à la chevelure noire.

Elle devait immédiatement, si quelqu'un répondait à ce signallement, faire mine de vouloir entrer dans la maison, requérir, sans hésiter, l'assistance du policeman de service au coin de la rue.

Mais les Hindous s'y étaient pris avec tant d'adresse qu'elle ne les avait pas entendus venir, jusqu'au moment où l'un d'eux lui appliqua brutalement sa

lourde main sur la bouche pour l'empêcher de crier, tandis que l'autre la bâillonnait.

Débarrassés de cette importune surveillance, les deux hommes traversèrent doucement le vestibule au moment précis où la grande prêtresse, accompagnée de Gomakha et d'un autre de ses fidèles, sonnait à la porte extérieure.

Le maître d'hôtel avait reçu de Sankara le même avertissement que la servante. Aussi n'est-ce qu'avec d'innombrables précautions qu'il se décida à entre-bâiller la porte.

Les compagnons de la grande prêtresse avaient pris le soin de s'écarter pour la laisser parlementer seule avec le valet.

Celui-ci, se rappelant l'impatience avec laquelle son maître attendait la visiteuse qu'il lui avait recommandé d'introduire, sans perdre une seconde, s'imagina tout naturellement, en voyant une femme, avoir affaire à celle-ci.

Tandis que la prêtresse détournait son attention, les deux autres Hindous qui s'étaient glissés dans la maison se rapprochèrent sur la pointe des pieds et, se précipitant, lui infligèrent le traitement qu'ils venaient de faire subir à sa camarade.

Les exécuteurs des volontés de Siva avaient le chemin libre.

Sans qu'aucun bruit fût venu troubler le calme de la nuit, la maison entière était à leur discrétion.

La grande prêtresse, la première, monta l'escalier, suivie de ses quatre adeptes. Elle se dirigea directement vers la porte du fumoir et l'ouvrit.

Sankara, qui faisait toujours les cent pas dans la pièce, se retourna brusquement. Son visage pâle devint livide lorsqu'il reconnut ses implacables adversaires.

— Vous!... murmura-t-il, la voix rauque. Comment, avez-vous pu pénétrer jusqu'ici?

La prêtresse ne répondit pas et, impassible, continua à s'avancer suivie de son escorte aussi muette qu'elle-même.



(Photo: From the 1911-12 season.)

L'ABBADIA DI SAN CARLO.

Ce silence, cette attitude grave, presque solennelle, mirent le comble à l'affolement du métis.

Comme une bête aux abois, il se dirigea vers la fenêtre, résolu à échapper à ses ennemis, dût-il se précipiter sur les dalles du trottoir.

Mais les deux autres Hindous qui guettaient sur le balcon, surgirent et lui barrèrent la route. En face d'eux, il demeura immobile et comme paralysé par la terreur ; tout espoir de fuite s'évanouissait.

Alors Gomakha, sur un signe de la prêtresse, poussa le verrou, tandis qu'elle se tournait vers le métis.

— Unmanidi Sankara, dit-elle lentement, vous savez pourquoi nous sommes ici !... Vous avez échoué dans votre mission, et nous venons exécuter la sentence qui vous condamne.

Il essaya d'ouvrir la bouche pour une protestation. Ce fut en vain. Ses lèvres tremblaient convulsivement ; il s'écroula sur le siège le plus proche, tandis que ses yeux vagues regardaient droit devant lui sans rien voir.

— Sankara, reprit la prêtresse, vous n'avez pas pu remettre la main sur le diamant que vous deviez reconquérir.

— Mais, balbutia-t-il, j'ai pu apprendre ce qu'il était devenu... C'est quelque chose, cela !... C'est Richard Carlisle qui l'a en sa possession... Épargnez-moi et je consacrerai toute ma volonté à le lui reprendre.

— Il est trop tard !... Ce que vous n'avez pas pu faire hier, vous ne pourrez pas l'accomplir demain. Votre heure est venue... Il faut que justice se fasse.

— Ce que vous appelez la justice n'est qu'une monstrueuse barbarie !... Par pitié, donnez-moi encore trois jours... Deux, si vous voulez !... Tenez... un seul !... Oui... un seul, et je réussirai.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre, reprit-elle en élevant la voix. Vous n'ignorez pas que c'est dans quelques

semaines qu'a lieu le saint pèlerinage qui prosterne tous les treize ans des millions d'adorateurs devant la statue de notre dieu. Qu'advient-il si ce jour-là les fidèles qui viennent demander à Siva la réalisation de leur rêve le plus cher ne peuvent pas baiser la bague sacrée qui ornait son doigt ?... Je n'ose l'entrevoir !... C'est le déshonneur de notre caste, c'est l'écroulement de notre religion... Nous ne reculerons devant rien pour prévenir une pareille catastrophe.

— Non !... Non !... s'écrièrent d'une seule voix les Hindous groupés derrière elle... Devant rien !...

Si la grande prêtresse avait pu deviner que des oreilles profanes, collées aux battants de la porte opposée à celle par laquelle elle était entrée, ne perdaient pas une seule de ses paroles, elle eût probablement moins haussé le ton.

En arrivant devant la maison de Sankara, Pearl Standish et Tom en avaient trouvé la porte ouverte. Ils étaient entrés sans rencontrer aucun obstacle ni aucun serviteur pour les renseigner.

Cette circonstance augmenta singulièrement leur inquiétude et ils se hâtèrent, tout en faisant le moins de bruit possible, de gravir l'escalier qui conduisait au premier étage.

Arrivés devant la porte du fumoir, ils essayèrent doucement de l'ouvrir. Le verrou poussé à l'intérieur les en empêcha.

— Ils sont déjà là !... dit Pearl à voix basse. Comment faire ?...

Le doigt étendu de Tom désigna une sorte de galerie, dont l'entrée était masquée d'une portière.

— Par ici !... dit-il.

Elle le suivit. Le couloir contournait le cabinet de travail et conduisait à la chambre à coucher.

Sur la pointe des pieds, ils y pénétrèrent et s'approchèrent de la porte qui, celle-là, n'était pas fermée à clef, et derrière laquelle ils entendaient un murmure de voix.

Bientôt les paroles se firent plus distinctes. Vanamaki était en train de rappeler à l'infortuné, écrasé en face d'elle, l'inexorable nécessité obligeant les brahmanes à retrouver à tout prix le diamant de Daroon, et les incalculables calamités qui fondraient sur eux s'ils n'y parvenaient pas.

— Enfin... murmura Pearl, l'oreille appliquée au battant de la porte. Je sais donc la vérité sur cette précieuse bague...

Dans la pièce voisine, la voix de Sankara s'élevait suppliante.

— Ma mort ne vous rendra pas l'anneau que vous cherchez...

— Elle servira de leçon à celui qui sera

désigné pour vous remplacer dans la tâche où vous venez d'échouer.

— Non!... Non!...

Je ne veux pas mourir!... clama-t-il, saisi soudainement d'un sursaut d'énergie en face du gouffre noir béant devant lui.

— Siva l'ordonne!... Siva le veut!...

— Votre Siva n'est qu'un monstre assoiffé de sang!... Je le maudis!... Je le hais!... Je le renie!...

Il n'avait pas achevé ce dernier mot que la grande prêtresse faisait un signe impérieux à ses séides. Deux d'entre eux bondirent sur Sankara et le saisirent, tandis qu'un troisième lui passait autour du cou une cordelette de soie.

Poussant un cri rauque, il se débattit... Mais que pouvait-il contre



(Photo-Film Pathé.)

S'ÉTANT INTRODUITS CHEZ SANKARA, TOM CARLTON ET PEARL STANDER ENTENDENT UNE VOIX.

tant d'adversaires?... La corde s'enroula deux fois autour de sa gorge.

De l'autre côté de la porte, Pearl ne put en supporter davantage. La générale parla en elle plus haut que la prudence.

— Nous ne pouvons pas laisser assassiner ce malheureux !... dit-elle à Carlton que les cris désespérés de Sankara avaient profondément impressionné, lui aussi.

Elle et lui oublièrent qu'ils n'étaient que deux pour lutter contre les meurtriers de Sankara, et, poussant la porte d'un geste brusque, se ruèrent dans la pièce.

Les Hindous, un instant surpris, se ressaisirent vite en voyant la faiblesse de leurs assaillants. Une lutte s'engagea, dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Les deux jeunes gens essayèrent vainement de résister. Ils furent vite maîtrisés et amenés devant la grande prêtresse aux pieds de laquelle le corps inanimé de Sankara était étendu.

— Vous voyez !... dit-elle d'une voix menaçante, comment se manifeste la colère de Siva. Préparez-vous, à votre tour, à en éprouver les effets.

En entendant ces mots, Pearl se sentit envahie d'une affreuse angoisse. Allait-elle être immolée au ressentiment du dieu du mal, comme venait de l'être le pauvre diable dont le cadavre gisait sur le tapis?...

Tom, surtout, Tom que son imprudence avait entraîné à sa suite, allait-il par sa faute subir le même sort?...

Elle leva les yeux vers le reporter et, en le voyant se débattre dans les bras de ses vainqueurs, elle voulut, elle aussi, essayer de se libérer de leur étreinte.

Mais les mains qui la tenaient ne lâchaient pas leur proie.

— Liez l'homme !... commanda la prêtresse.

Son ordre fut exécuté, et un mouchoir de soie appliqué sur la bouche du jeune homme, pour étouffer ses cris.

— Que voulez-vous faire de lui? s'écria Pearl épouvantée.

— Vous allez le savoir... répondit l'impitoyable justicière. Son salut, d'ailleurs, est entre vos mains.

— Que faut-il que je fasse?...

— Ecoutez-moi bien. Ni le diamant que nous cherchons, ni sa monture n'ont été trouvés sur Carslake, lors de son arrestation. Il les a évidemment mis en sûreté quelque part. Trouvez le moyen d'aller à lui, et de lui arracher le secret de cette cachette.

— Comment voulez-vous que je m'y prenne !... Jamais il ne voudra me le révéler.

— C'est votre affaire... Vous êtes la plus riche héritière de l'Amérique. Il faut bien que cela vous serve. Mais, si vous ne parvenez pas à lui reprendre le diamant sacré, votre ami subira le sort de Sankara. Avez-vous compris?...

— Je comprends... répéta Pearl, haletante d'anxiété, que ma seule chance de le sauver est d'intervenir auprès de Carslake... Mais laissez-m'en le temps !...

— Je vous accorde jusqu'à minuit.

— Ce soir?... Comment obtenir le résultat que vous voulez en si peu d'heures !... poursuivit la jeune fille.

— Nous avons perdu assez de temps. Je vous le répète, si vous voulez sauver la vie de cet homme, qui a si souvent risqué la sienne pour vous, il faut que le diamant soit entre mes mains avant que minuit sonne.

Se tournant vers Gomakha, elle ajouta :

— Couvrez d'une draperie le corps de cet homme et qu'on emporte l'autre avec nous !...

Le brahmane prit sur un canapé une étoffe de soie et l'étendit sur le cadavre, tandis que les Hindous roulaient dans un tapis le prisonnier qu'ils avaient étroitement ligoté.

Ils le chargèrent sur leurs épaules et quittèrent la pièce, précédés par Vana-maki.



(Photo Film Public Photo.)

CARLTON KEE A SON TOUGH LIGHTS BY IMPORTE VAN LES BEAUFRAHUS.

La porte de la rue fut ouverte avec précaution. Aucun passant n'apparaissait à l'horizon. Rapidement la petite troupe se dirigea vers une auto qui attendait à quelques pas.

Les Hindous y déposèrent Carlton, puis montèrent à leur tour.

La grande prêtresse, avant de les suivre, se retourna vers Pearl Standish que Gomakha avait entraînée jusque-là.

— Souvenez-vous !... répéta-t-elle. A minuit sonnant !...

Et elle referma la porte de la voiture qui s'éloigna rapidement, tandis que la jeune fille demeurait seule dans la nuit, au milieu de la rue.

II

LA TAVERNE DE LA PIE ROUGE

Pearl consulta sa montre : elle marquait neuf heures un quart. Il lui restait à peine trois heures pour accomplir le tour de force que la grande prêtresse lui avait imposé, et dont l'exécution seule sauverait la vie de celui qui, comme l'avait dit Vanamaki, avait tant de fois sauvé la sienne.

Elle se dirigea vers sa voiture, tout en cherchant dans son cerveau comment elle pourrait parvenir jusqu'à Caralake.

Les murs d'une prison sont plus difficiles à escalader que ceux d'une villa à la campagne ou même d'une propriété à la ville, surtout lorsque l'on n'a que trois heures devant soi.

Parmi toutes ses relations, parmi tous ses amis, n'en était-il pas un qui pourrait lui venir en aide ?...

Subitement, elle songea à l'ancien juge Clarke. C'était un homme politique très écouté, lié intimement avec tous les membres du gouvernement et qui devait à ses hautes fonctions une autorité incontestée dans le monde des fonctionnaires, surtout parmi ceux qui gravitent au-

tour du ministère de la Justice.

Toutes les fois que Pearl avait besoin d'un avis éclairé, il était son meilleur conseiller, comme il avait été celui de son père.

— Conduisez-moi chez M. Clarke !... ordonna-t-elle à son chauffeur.

Le vieux magistrat demeurait seul dans sa grande maison, un château datant du siècle précédent, et entouré d'un parc magnifique.

Cette somptueuse résidence était peut-être un peu austère, comme le sont presque toutes les constructions remontant à cette époque, mais le vieillard la trouvait à son goût, et elle convenait à l'existence paisible et retirée qu'il avait adoptée.

Agé de plus de soixante-dix ans, il avait résigné depuis quelque temps ses fonctions, se contentant à l'occasion de donner encore quelques conseils à ses jeunes confrères, lorsqu'ils se trouvaient embarrassés. Mais il ne paraissait qu'en de très rares occasions au Palais de Justice, et ne siégeait plus jamais.

A peu près revenu de tout, comme on l'est forcément lorsqu'on arrive au dernier tournant de la vie, il avait également délaissé le monde. Les dîners que donnait Pearl Standish étaient les seuls auxquels il consentit à assister de temps en temps, et encore n'y demeurait-il jamais plus tard que dix heures.

Suivant à la lettre les prescriptions de son médecin, il prenait de sa santé les soins les plus attentifs. Sa grande débauche était une partie de bridge, avec deux ou trois amis du même âge que lui. Ses journées s'écoulaient tranquilles, à rêver au soleil, à fumer des cigares de choix qu'il faisait venir de La Havane, à lire, à pêcher pendant la belle saison, et à surveiller ses fermiers.

Il ne prenait qu'assez peu d'exercice, mais son esprit était demeuré merveilleusement alerte, et il se tenait toujours minutieusement informé de tous les événe-

ments notables qui se déroulaient au delà des murs de sa propriété.

Percival, son vieux maître d'hôtel, qui était à son service depuis plus de trente ans, ouvrit lui-même la porte à la jeune visiteuse et l'accueillit avec autant de surprise que de cordialité.

— Vous, miss Standish ! A une pareille heure !... s'écria-t-il en levant les bras au ciel. Comme monsieur va être content de vous voir !... Il s'est un peu ennuyé aujourd'hui... Rien de sensationnel dans les journaux pour l'intéresser, et aucun ami pour le distraire !...

— Où est-il, Percival ?... demanda la jeune fille en souriant avec sa grâce coutumière au vieux Caleb.

— Dans son cabinet de travail, miss Standish !... Vous devriez y aller directement, sans que je vous annonce. La surprise qu'éprouvera Monsieur en vous voyant lui sera plus agréable encore.

— Soit !... Je vais suivre votre conseil...

Elle traversa le hall sur la pointe des pieds et ouvrit doucement la porte de la vaste pièce.

Le juge était assis auprès de la cheminée, enveloppé dans une longue robe de chambre en velours sombre, bordée de fourrure. Avec sa chevelure blanche



(Photo-Film Pathé titres.)

LES GARDIENS DE LA CELLULE DE CARSLAKE.

roulée en boucles à la mode d'autrefois et sa longue barbe de la même couleur, il avait l'air d'un portrait de famille.

Sous ses gros sourcils embronzés, ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé

en voyant entrer celle qu'il était si loin d'attendre.

— Dieu me pardonne!... s'écria-t-il en se levant, dès qu'il reconnut la fille de son vieil ami. Mais c'est la petite reine!...

C'était le nom qu'il avait donné à Pearl une quinzaine d'années auparavant, lorsqu'elle était encore une toute petite baby, et qu'il se plaisait à lui converser.

— Rasseyez-vous!... ordonna-t-elle en venant lui tendre son front. Rasseyez-vous vite... Je ne reste qu'une minute avec vous.

— Si peu que cela?...

— Oui... car j'ai quelque chose à faire de tellement pressé que je n'ai pas un instant à perdre, et si je suis venue vous déranger à une pareille heure, c'est que j'ai besoin que vous me rendiez un grand, un immense service.

— Un service... répéta le bonhomme d'un ton un peu narquois. Quelle mésaventure est-il donc arrivée à ma petite reine?

— C'est pire qu'une mésaventure, mon bon ami, c'est une catastrophe...

— Pas possible!... fit-il un peu sceptique devant ce grand mot. De quoi s'agit-il?

— Il faut, entendez-vous... il faut que je tire d'une difficulté presque insurmontable un jeune homme qui se trouve dans une situation des plus critiques.

— Un jeune homme qui vous intéresse particulièrement... à ce que je vois! remarqua le vieillard d'un ton malicieux.

— Non, monsieur!... Vous n'y êtes pas! répliqua-t-elle avec une moue de reproche. Certes, ce jeune homme est gentil, très gentil même, mais je n'ai nullement pour lui les sentiments que vous supposez. Ce qui me pousse à lui rendre service, c'est qu'il m'a lui-même tirée à plusieurs reprises de graves dangers qui me menaçaient. Mais je n'ai pas le temps de vous donner d'autres détails. Bientôt, dans quelques jours, je viendrai vous raconter tout cela, et vos cheveux se dres-

seront sur votre tête. Oui!... Oui!... Vos beaux cheveux blancs que j'aime tant.

Il sourit, amusé de l'animation de l'espiègle qu'il aimait.

— Ah!... soupira-t-il, comme vous êtes bien le portrait de votre père!... Ainsi vous voilà engagée dans quelque aventure extraordinaire!... Et avec un jeune homme très gentil, paraît-il!... Je dois vous dire, petite reine, que depuis pas mal de temps je m'attendais à quelque chose de ce genre.

— Puisque je vous dis que vous n'y êtes pas... D'ailleurs, reprit-elle en frappant avec impatience ses deux mains l'une contre l'autre, il n'y a pas qu'un seul homme dans mon histoire, il y en a deux!...

— Deux hommes auxquels vous vous intéressez à la fois?...

— Ah! Dieu, non!... Je vous affirme que je ne m'intéresse pas du tout au second. Vous le comprendrez quand vous saurez le mal qu'il m'a fait... Mais maintenant il est en prison!...

— En prison?... s'exclama le vieux juge.

— Oui!... Et c'est pour cela que j'ai besoin de vous. Il faut que j'aille voir cet homme, et que vous m'aidiez à pénétrer jusqu'à lui.

— Vous voulez aller le voir dans sa prison?... répéta M. Clarke, n'en pouvant croire ses oreilles. Voir cet homme qui est votre ennemi!...

— Oui!... Mon ennemi acharné!... Je veux avoir un entretien avec lui, ce soir même.

— Ce soir!... En vérité, petite reine, sauf le respect que je vous dois, je me demande en vous écoutant si vous avez bien toute votre raison?...

— Je n'ai jamais été plus sensée, mon excellent, mon respectable ami!... Je sais que ce que je vous demande est extraordinaire, exorbitant au delà du pouvoir de tout le monde... mais pas au delà du vôtre.



(Photo-Film Pathé (reçu).)

CARSLAKE DEMANDE A PEARL STANDING LA LIBERTÉ CONTRE LA REMISE DE LA BAGUE SACRÉE.

— Voyons !... voyons !... fit le vieux juge ébranlé par l'accent convaincu de sa petite amie, n'allons pas si vite !... Avant tout, qui est le personnage que vous voulez voir ?...

— Richard Carslake...

— Carslake ?... répéta-t-il stupéfait... L'ancien secrétaire de votre père.

— Oui !... Il a plutôt mal tourné depuis

qu'il a quitté le service de mon pauvre papa. La preuve, vous le voyez, c'est qu'aujourd'hui il est incarcéré et accusé de vol... Mais, si coupable qu'il soit, il est seul à pouvoir me fournir un renseignement dont j'ai absolument besoin ce soir même, avant minuit !... Comprenez-vous pourquoi je vous disais que vous êtes la seule personne à qui je pouvais m'adresser ?...

— Oui !...
Oui !... Je comprends, fit-il en la regardant avec un sourire affectueux ; et vous avez raison... Ce que vous désirez est, en effet, en mon pouvoir. Je

n'hésite même pas à dire que dans cet ordre d'idées, je peux beaucoup, ma chérie. Oui... je suis un vieux magicien, assis là au coin de son feu, et auquel vous n'avez qu'à exprimer vos désirs, comme le font, dans les contes de fées, les petites princesses auxquelles vous ressemblez.

— Comme vous êtes gentil !... s'écria Pearl.

— Pas aussi gentil que votre jeune homme, hein !...

— Je vous défends de me taquiner... Du reste, vous n'en avez pas le temps. Écoutez-moi... C'est à la prison métropolitaine que Carslake a été écroué ?... Puis-je y aller ?... Y aller tout de suite !...

— Oui... Puisque vous le voulez !... Mais, passez-moi avant tout mon téléphone. Les téléphones, ma petite, sont les baguettes magiques des magiciens d'aujourd'hui.

Elle lui apporta l'appareil, et se penchant vers lui, l'embrassa, en relevant doucement de la main ses cheveux blancs sur son large front, presque aussi blanc qu'eux...

— Merci, mon vieil ami !... dit-elle d'une voix émue.

Il la contempla une minute, les yeux pleins de douceur et de bonté.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?... demanda-t-il.

— A une pareille heure, vous faire quitter votre chez vous !... Certainement non !... D'ailleurs Atkins, mon chauffeur, est sur son siège, et vous savez que je peux me fier à lui. Ainsi c'est entendu, je vais tout droit là-bas... Ah ! mon ami... Mon ami... Vous ne saurez jamais combien je vous suis reconnaissante de ce que vous faites aujourd'hui pour moi...

Elle tendit ses deux joues au vieillard, qui mit sur chacune d'elles un long et paternel baiser, et elle disparut aussi prestement qu'elle était entrée.

Le directeur de la maison d'arrêt n'avait rien à refuser à un personnage aussi considérable et aussi respecté que le juge Clarke.

Pearl Standish, aussitôt arrivée, fut introduite par un gardien dans un grand vestibule, que fermaient deux massives grilles de fer. Sur le mur, le règlement intérieur de la prison était affiché dans un cadre noir au-dessous duquel, à une table couverte de livres et de papiers, un surveillant était assis.

Le gardien qui accompagnait la jeune fille vint lui dire quelques mots à l'oreille.

Celui-ci, après avoir regardé d'un œil surpris la visiteuse, alla ouvrir une des trois ou quatre portes de fer percées dans le mur, en face de lui.

C'était celle du cachot où était enfermé Richard Carslake.

Le surveillant disparut un moment et revint presque aussitôt, accompagné du prisonnier.

— Miss Standish... dit-il, j'ai ordre de vous laisser causer avec cet homme... Mais votre conversation ne doit pas durer plus de dix minutes.

— Merci, monsieur, répondit-elle. C'est plus qu'il ne m'en faut.

L'employé s'éloigna et rejoignit dans le corridor extérieur, dont il laissa la porte ouverte, le gardien qui avait introduit Pearl.

Richard Carslake, debout au milieu de la pièce, contemplait cette scène d'un regard à la fois surpris et amusé.

— Miss Standish qui condescend à venir me faire une visite !... fit-il d'un ton quelque peu ironique... Et en un pareil endroit !... Savez-vous que j'en suis très flatté.

Elle l'arrêta du geste.

— Ne croyez pas, monsieur Carslake, que si je suis ici, ce soit parce que je porte à votre personne un intérêt particulier !...

— Vraiment !... fit-il sarcastique.

— Je suis venue, poursuivit-elle, parce que j'ai la conviction que vous avez en le temps de mettre en sûreté le diamant dont vous avez su vous emparer et parce que je veux à toute force le ravoir. Je désire que vous me disiez où je peux le trouver. Vous n'avez qu'à fixer votre prix...

Tandis qu'elle parlait, Carslake la contemplait d'un œil narquois.

— Êtes-vous bien sûre de vouloir m'en donner le prix que je vous demanderais ?...

— La somme fût-elle exorbitante,

déraisonnable même, je n'hésiterais pas à vous la compter...

Jusqu'à cette minute, l'aventurier n'avait eu l'air qu'assez médiocrement intéressé par l'entretien. Un éclair brilla dans sa prunelle atone et son attitude changea subitement.

À condition toutefois que vous consentiez à me le payer à mon prix.

— Vous n'avez qu'à le spécifier... répondit-elle en ouvrant son sac à main.

En allant du domicile du juge Clarke à la prison, elle avait pris soin, malgré sa



(Photo-Film Pathé (révis.))

« L'ARAIGNÉE » APPARAÎT AU MOMENT OÙ SES HOMMES STRANGLERENT PRARI, POUR LA VOLER.

— Eh bien, oui !... admit-il. Vous êtes dans le vrai... Je sais où est le diamant et je peux vous le rendre quand bon vous semblera.

— Avant minuit, ce soir ?... répliqua-t-elle anxieusement.

— Avant minuit, si vous voulez !...

hâte, de s'arrêter quelques instants chez elle, et de prendre dans son coffre-fort vingt-cinq mille dollars en billets de banque, pensant, à juste titre, en avoir besoin.

Mais Carlisle, en voyant son geste, fit de la tête un signe négatif.

— Ce n'est pas de l'argent que je veux !... dit-il.

— Qu'est-ce que c'est donc ?...

— Ma liberté...

— Votre liberté !... s'exclama-t-elle. Voulez-vous dire que vous ne me rendrez le diamant que si je vous fais sortir d'ici ?...

— C'est exactement ma pensée... Vous m'avez compris à la lettre.

— Mais c'est impossible !...

— Rien n'est impossible... Rendez-vous sans perdre un instant au cabaret de la Pie rouge, au coin de Mott street, dans le quartier du bas port. Demandez à voir « l'Araignée »... Cet homme-là, pour une somme qui en vaut la peine, peut tout ce qu'il veut à New-York.

— L'Araignée ?... répéta-t-elle.

— Le premier client de la Pie rouge vous conduira à lui. Si, grâce à son assistance, j'ai pu reconquérir ma liberté ce soir, vous aurez le diamant violet avant minuit.

A ce moment, le surveillant, qui était allé chercher Carlake, se rapprocha. Le temps accordé à la jeune fille pour sa conversation avec le prisonnier était écoulé.

Sans mot dire, n'ayant dans l'esprit que l'in vraisemblable exigence de ce dernier, Pearl quitta Carlake, sur les lèvres duquel avait reparu son éternel sourire.

Toujours escortée du gardien, elle refit en sens inverse le chemin qu'elle avait déjà parcouru, et regagna son auto qui l'attendait au dehors.

— Atkins, demanda-t-elle à son chauffeur, connaissez-vous la taverne de la Pie rouge, dans Mott street ?...

— Ma foi non !... répondit le serviteur vexé, lui qui se piquait de connaître tous les coins et recoins de New-York, d'être obligé d'admettre qu'il en existait certains qui lui étaient étrangers... Mais, puisque nous connaissons la rue où cette pie-là perche, nous la dénicherons bien.

— Allez-y vite !... Mais arrêtez-vous

d'abord à la maison, car ma toilette doit être trop élégante pour un pareil lieu.

Elle sauta dans sa limousine et regarda anxieusement l'heure à son bracelet-montre. Il était dix heures moins dix.

En quelques minutes, elle se déshabilla et revêtit un des costumes les plus simples de sa femme de chambre. Puis, reprenant son sac à main, elle redescendit vivement.

Dix heures et demie sonnaient lorsqu'elle pénétra à la Pie rouge.

C'était un cabaret de bas étage, fréquenté par une clientèle qui devait être recrutée dans la pire société de la ville. Dans la vaste salle, basse de plafond, flottait un brouillard épais, produit par la fumée des pipes et des cigarettes, au milieu duquel grouillait une foule disparate composée, en grande partie, d'habitues des champs de courses et des maisons de jeux, de filles de tous les âges, vulgaires et prétentieusement habillées, à la figure outrageusement fardée, aux yeux éraillés et pervers.

Au son d'un maigre orchestre, une vingtaine de couples, l'homme étroitement serré contre la femme, tournaient et se balançaient en des déhanchements équivoques et grossiers, qui prouvaient que ce n'est pas exclusivement dans le monde élégant que le tango recrute ses adeptes.

Autour d'eux, à de lourdes tables de bois, des spectateurs étaient assis, fumant et buvant, qui saluaient les danseurs au passage d'apostrophes cyniques et de propos graveleux...

Pearl, un peu interloquée, s'arrêta sur le seuil, et, surmontant sa répugnance, chercha de l'œil, parmi cette tourbe bariolée, à qui elle pourrait s'adresser.

Dans un coin, près de la porte, trois individus devisaient à voix basse devant de larges verres de gin. Leur mine était plus que suspecte, et leur apparence loin d'être engageante, avec leurs chemises sans cols, leurs visages blêmes et mal rasés.

Il sembla à la jeune fille qu'ils corres-

pendaient assez exactement au genre de types que devait fréquenter l'Araignée. Dominant sa crainte, elle reprit sa marche et s'approcha d'eux.

— Je vous demande pardon... commença-t-elle.

Aucun des trois vauriens ne leva la tête : et ils continuèrent leur conversation, sans prêter aucune attention à sa présence.

Haussant le ton et frappant assez rudement sur l'épaule de l'un d'eux :

— Je voudrais parler à l'Araignée... déclara-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir. Voulez-vous me dire où je pourrais le trouver?...

À ce nom les trois hommes daignèrent se détourner. Mais après un regard inquiet à cette questionneuse qu'aucun d'entre eux ne connaissait, ils reprirent,



(D'après un dessin de M. J. B.)

« L'ARAIGNÉE » FAIT MONTER À LA JEUNE FILLE UN ESCALIER OSCUR.

sans lui répondre, leur première attitude.

Impatiente, elle ouvrit son sac à main, et jeta sur la table un billet de cinq dollars.

— Faites vite, s'il vous plaît !... dit-elle. Je suis pressée...

Cette largesse inaccoutumée décidait-elle nos gaillards à changer de manières, ou l'intonation décidée de leur interlocutrice leur en imposa-t-elle, toujours est-il que l'un d'eux se leva, et après un coup d'œil échangé avec ses compagnons :

— L'Araignée?... dit-il d'une voix traînante. C'est bon... On va vous conduire... Venez, c'est par ici.

Il indiquait du doigt l'arrière-salle vers laquelle il se dirigea, précédant celle que le juge Clarke appelait sa petite reine, et qu'il eût été probablement bien surpris de savoir en un pareil bouge.

Les deux autres malandrins, après s'être concertés un moment, ne tardèrent pas, eux aussi, à se lever.

L'un d'eux avait tiré de sa poche un foulard qu'il plia en forme de bâillon avec une dextérité dénotant une longue pratique. L'autre, mordant ses lèvres épaisses, glissait à son oreille quelques conseils qu'il approuva en hochant la tête.

Tous les deux, d'un pas nonchalant, suivirent à quelque distance Pearl et son compagnon.

Arrivés dans une sorte d'antichambre, au fond de laquelle grimpait vers l'étage supérieur un escalier de bois aux marches étroites et vermoulues, celui-ci s'arrêta et se tournant vers la jeune fille :

— Il faut m'attendre une minute, déclara-t-il...

— Pourquoi?...

— Je vais aller chercher l'Araignée.

— Mais il ne sait pas qui je suis, et ne voudra peut-être pas venir !...

L'homme ne répondit pas. Il regardait du côté de la porte qui venait de s'ouvrir doucement, livrant passage à ses deux copains.

Pearl, suivant son regard, se retourna, elle aussi, et une crainte soudaine l'envahit. Elle n'eut pas le temps de la formuler. La main sale de l'individu qui l'avait pilotée s'abattit sur sa bouche, étouffant le cri prêt à jaillir de ses lèvres.

L'homme au foulard le lui passa vivement autour du cou, tandis que le troisième lui arrachait son sac à main.

La vaillante créature s'efforça de résister. De toute sa vigueur, elle tenta de repousser ses agresseurs. Mais que pouvait-elle contre ces trois adversaires !... Elle se sentit faiblir et comprit qu'elle était perdue.

Tout à coup, au bruit de la lutte, une porte au fond du couloir s'ouvrit, et une étrange silhouette apparut dans l'entre-bâillement.

C'était celle d'un homme de petite taille, contrefait, presque bossu, dont le visage, allongé et pâle comme celui d'un malade, était éclairé par des yeux perçants d'un gris verdâtre, ombragés de sourcils touffus et d'un blond presque blanc qui ressemblait à celui d'un albinos.

La chevelure, de même couleur, s'effarouchait en désordre sous un chapeau mou aux larges ailes. Les mains longues et tordues étaient pareilles à des griffes. Le corps, très maigre, flottait dans une redingote trop large. Il était impossible de mettre un âge sur la figure de cet étonnant personnage, et l'observateur le plus perspicace lui eût aussi bien donné trente ans que soixante.

— Que se passe-t-il donc?... demandait-il d'une voix lente et métallique, dévisageant l'un après l'autre chacun des trois sacripants.

Ils demeurèrent silencieux et la tête basse. L'apparition inattendue de cet être bizarre, malgré l'impression de débililité qui se dégageait de toute sa personne, semblait les avoir terrorisés.

— Lâchez cette femme !... ordonna le nouveau venu.

Ils obéirent.



[Photo-Film Pathé (Paris).]

« L'ARAIGNÉE » ÉCHANGE DES SIGNAUX LUMINEUX.

— Et rendez ce sac à main !...

Celui qui s'en était emparé le tendit à sa propriétaire.

— Que se passe-t-il donc, jeune fille?...

— J'étais à la recherche de l'Araignée... répondit Pearl. J'avais demandé à ces messieurs de me renseigner sur son compte et ils m'ont amenée...

Il l'interrompit du geste :

— Je suis l'Araignée... déclara-t-il de sa voix brève. On m'appelle aussi le « Roi des receleurs ».

D'un signe de main autoritaire, il congédia les trois hommes, qui, la tête basse, sans mot dire, s'éloignèrent de leur même marche traînante.

— Voulez-vous me suivre?... fit l'Arai-

gnée en désignant à sa visiteuse l'escalier branlant.

Après une seconde d'hésitation, elle se décida.

Arrivé au premier étage, il poussa une porte et introduisit la millianitaire dans une chambre sordidement meublée, éclairée par la faible lueur d'une lampe à pétrole.

— Que puis-je faire pour vous?... demanda-t-il après avoir refermé la porte.

Elle alla droit au but :

— J'ai besoin que ce soir, avant onze heures, vous fassiez évader Richard Carlake de la prison où il est incarcéré.

L'Araignée éclata de rire.

— Avant onze heures !... Ce soir !... répéta-t-il.

Lorsque se fut calmée cette hilarité :

— Mais, ma chère enfant, vous ne me laissez pas le temps de respirer !... Si vous croyez que les choses se font comme cela !...

— Alors, questionna-t-elle inquiète, c'est impossible ?...

— Rien n'est impossible... déclara-t-il, répétant, sans s'en douter, la phrase prononcée quelques instants auparavant par Carlslake... Mais ce sera cher.

— Faites votre prix...

— Il m'est impossible de m'occuper de l'affaire à moins de vingt mille dollars comptant.

Elle ouvrit le sac qu'elle avait apporté et en tira un assez volumineux rouleau de billets de banque.

— Voici la moitié de la somme que vous me demandez, dit-elle. Dans une demi-heure, je serai ici avec le reste. Vous pouvez préparer votre plan de campagne.

Sans ajouter un mot, elle sortit, laissant l'Araignée quelque peu interloqué, en dépit de son assurance ordinaire.

Vivement, elle donna ordre à son chauffeur de se diriger vers la Night and Day Bank. En quelques minutes, elle retira des caisses de cette institution et prutique, dont les



(Photo-Film Pathé 1919.)
RICHARD CARSLAKE EST SOMMÉ PAR L'ARAIGNÉE DE REMETTRE À MISS STANHEE LE SAC PROMIS.



(Photo-Jean Pons (Hem.)

PEARL REÇOIT LA BAGUE DE RICHARD CARLAKE.

guichets sont ouverts nuit et jour, la somme dont elle avait besoin et revint sans perdre un instant vers la taverne de la Pie rouge.

L'Araignée, assis sur le bord de la table, était plongé dans une conversation animée avec trois nouveaux acolytes d'assez mauvaise mine.

De ses doigts crochus, il prit la liasse de billets que lui tendait Pearl et, après les avoir comptés, les fit disparaître dans la poche intérieure de sa redingote.

— Le compte y est... dit-il en plongeant son regard aigu dans les yeux de la jeune fille. Mais où diable, à cette heure-ci, avez-vous pu vous procurer une pareille somme?

— Peu vous importe... répliqua-t-elle en souriant, puisque vous l'avez. A vous maintenant de tenir votre engagement.

Le roi des receleurs eut un sourire. Clopin-clopant, de sa marche claudicante,

il se dirigea vers la fenêtre, gratta une allumette sur son pantalon et alluma une lanterne, après avoir fait cacher sous une caisse la lampe à pétrole qui éclairait la chambre.

Puis, lentement, de droite à gauche et de bas en haut, il agita derrière les vitres le lumignon qu'il tenait.

A quelque distance de là, à une autre fenêtre au rez-de-chaussée d'une vieille maison, surgit la tête d'un individu qui répondit à ces signaux en les répétant lui-même au moyen d'un autre falot.

Le jeu des deux lumières dura pendant quelques instants. Puis l'Araignée souffla la sienne et se tournant vers Pearl :

— Dans vingt minutes, dit-il, Carlake sera libre.

L'hoffmanesque habitant de la taverne de la Pie rouge ne s'était pas avancé en vain, et l'ancien secrétaire de Samuel Standish n'avait pas trop présumé

de la puissance qu'il lui attribuait.

En effet, à la suite de cette oscillation rythmique des deux lanternes, d'étranges événements ne tardèrent pas à se produire dans la prison dont, une heure auparavant, le juge Clarke avait si heureusement facilité l'entrée à sa petite reine.

Dans un corridor sombre, deux mains ouvertes s'avancèrent doucement, qui cherchaient évidemment quelque chose.

À ce moment, deux autres mains apparurent, frôlant la muraille, et laissèrent tomber dans les premières une respectable liasse de billets de banque.

Quelques minutes plus tard, dans un vestibule pareil à celui où avait été introduite Pearl Standish, un gardien assis sur une chaise rêvait en regardant droit devant lui.

Soudain, une couverture blanche traversa l'air, s'abattit sur sa tête et l'enveloppa presque tout entière.

Avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement ou de tirer son revolver, deux hommes bondissaient sur lui et le réduisaient à l'immobilité. Aucun bruit n'avait révélé la violence de l'agression, qui n'avait pas duré dix secondes.

Si quelque visiteur inattendu s'était trouvé à ce moment-là dans cette même salle, il eût pu percevoir le grincement insolite d'une clef, brusquement tournée dans une serrure, puis le bruit d'un levier soulevé et d'une barre de fer violemment tirée.

Aussitôt après une porte s'ouvrit, et Carlake, entraîné par une main invisible hors de sa cellule, longea à pas de loup le corridor obscur.

Bientôt, guidé par la même main, il arriva devant la lourde grille qui défendait de ses barreaux massifs l'entrée de la prison.

Elle était entre-bâillée.

Il la poussa et se risqua avec précaution au dehors.

Les alentours étaient déserts. Seul, un individu faisait les cent pas sur le trottoir.

Toujours escorté des deux hommes, l'aventurier gagna la rue la plus proche et sauta avec eux dans une auto qui stationnait le long de la chaussée et qui, aussitôt la portière refermée, disparut à toute vitesse dans la nuit.

Un quart d'heure plus tard, la porte du logis de l'Araignée s'ouvrait brusquement, et l'aventurier, souriant comme de coutume, apparaissait aux regards de ceux qui y étaient réunis.

— Bonsoir !... dit-il du ton le plus naturel, comme s'il les avait quittés l'après-midi ou la veille.

Pearl s'élança vers lui.

— Vite !... dit-elle. Donnez-moi la bague, ou dites-moi où elle est cachée...

Le sourire de Carlake s'élargit.

— Vous êtes-vous vraiment figurée, miss Standish, que j'allais commettre la sottise de vous rendre cet anneau !... répliqua-t-il goguenard. Voyons... Voyons... ma chère enfant, vous n'êtes tout de même pas assez naïve pour avoir pu vous forger une telle illusion !...

— Mais, protesta-t-elle, j'ai votre parole... Je vous ai racheté cette bague contre votre liberté, et j'ai donné pour cela à l'Araignée vingt mille dollars.

Le bossu fit un signe affirmatif.

— C'est parfaitement exact, déclara-t-il. Je serais même curieux de savoir où la jeune dame a pu se procurer une pareille somme !...

— À la banque, très probablement, reprit Carlake. Cette jeune dame, comme vous dites, s'appelle miss Pearl Standish, et vous connaissez assez New-York pour savoir qu'elle est, à l'heure actuelle, la plus riche héritière de l'Amérique. C'est elle maintenant qui, pour recouvrer sa liberté, devra nous payer rançon, et nous serions de piètres hommes d'affaires si nous la fixions à moins de dix fois la somme qu'elle vous a déjà versée.

— Ainsi, votre engagement envers miss Standish n'était qu'une comédie, et vous avez voulu lui jouer un bon tour ?...



Photo Film Point Bristol

LA COLLISION ENTRE L'AUTOBOMBE DE MISS STANFORD ET CELLE DE CARSLAKE

— Ma foi, oui... répondit l'autre en ricanant.

L'Araignée fixa ses yeux gris sur son interlocuteur, comme s'il se trouvait en face de quelque venimeux reptile.

— Eh bien, pour moi, elle compte !... déclara-t-il de sa voix sifflante. Dans notre monde nous avons de l'honneur à notre manière, et les voleurs eux-mêmes sont tenus d'avoir une parole. Tous ceux qui m'approchent doivent tenir la leur et ne jamais faillir à un pacte conclu...

— Mais cette fille n'est pas des nôtres... répliqua Carslake en haussant les épaules. D'ailleurs ma résolution est formelle : je ne lui remettrai pas la bague qu'elle attend... Ceci dit, je vous souhaite à tous le bonsoir !...

Il fit un pas pour battre en retraite.

Pearl poussa un cri de terreur et fixa sur l'Araignée ses grands yeux suppliants. Celui-ci, sans mot dire, étendit la main.

Entre Carslake et la porte, trois hommes se dressèrent, barrant la sortie.

Alors la bouche tordue de l'Araignée laissa tomber ces mots, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

— Avant une heure, vous apporterez ici, à miss Standish, la bague que vous lui avez vendue, ou c'est avec moi que vous aurez à compter... Et je vous promets que votre affaire sera réglée... comme je sais les régler... Inutile de répondre ! Allez !

Dominé par la résolution froide avec laquelle ces paroles avaient été prononcées, Carslake serra rageusement ses poings et se résigna à avaler la pilule, si amère qu'elle fût.

Tournant les talons, il disparut, escorté des deux hommes avec lesquels il était venu.

L'Araignée désigna d'un geste un fauteuil boiteux à Pearl Standish, et s'asseyant lui-même sur une chaise de paille à demi défoncée, prit sur la table un livre dans la lecture duquel il s'absorba...

Près d'une demi-heure s'écoula ainsi, au bout de laquelle il tira sa montre.

— Onze heures vingt !... dit-il. Notre homme ne doit pas être loin.

En effet, trois minutes ne s'étaient pas écoulées que Carslake franchissait de nouveau le seuil de la chambre.

Tirant de sa poche le diamant et la monture, il les tendit à Pearl, qui les saisit avec une joie manifeste.

— Merci !... cria-t-elle à l'Araignée, merci de tout mon cœur !...

Et vivement elle s'éloigna.

— Je suppose que je peux me retirer aussi !... insinua Carslake d'un ton amer.

— Dans cinq minutes !...

Silencieusement, le vaincu arpenta à grands pas la chambre, en tordant nerveusement sa moustache.

Lorsque le délai qui venait de lui être fixé fut écoulé, sans rien ajouter, il ouvrit la porte et disparut à son tour.

Aussitôt après son départ, l'Araignée se leva et, attirant autour de lui ses hommes :

— Ces gens-là sont en train de jouer une partie qui me semble intéressante, dit-il. Et puis, j'ai de la sympathie pour cette petite femme... Si nous nous mêlions un peu de ses affaires !...

III

A MINUIT SONNANT !

Directement, Pearl Standish se fit conduire à la maison sombre et grise qu'elle ne connaissait pas trop bien. Derrière la grille donnant accès au temple, le gardien habituel se tenait en faction.

Au bruit que fit la jeune fille en demandant à être introduite, un vieil Hindou s'approcha pour l'interroger.

— Je veux à tout prix, et sans perdre une seconde, être mise en face de la grande prêtresse ! dit-elle.

— C'est impossible !... répondit l'Oriental. Elle n'est pas ici.

— Conduisez-moi à elle... Je lui apporte des nouvelles du diamant sacré.

— Des nouvelles du diamant !... répéta son interlocuteur en levant les bras au ciel. Elle me pardonnera d'avoir enfreint sa consigne... Venez avec moi !...

Tous les deux se dirigèrent vers la limousine de Pearl, qui stationnait au coin de la rue, et y montèrent après que l'Hindou eut donné ses instructions au chauffeur.

Dans leur préoccupation, il ne remarquèrent pas, dissimulé dans le renfoncement d'une porte voisine, un homme qui les guettait d'un oeil avide.

Carlslake avait justement présumé en pensant que le premier acte de Pearl Standish, aussitôt en possession de la bague, serait de se diriger en toute hâte vers le temple des Hindous.

L'auto qui l'avait conduit dans Riverside Drive Park, pour y reprendre l'anneau dans la cachette où il l'avait mis à l'abri avant son incarcération, attendait devant la taverne de la Pie rouge.

Un de ses acolytes, qui lui servait parfois de secrétaire, était assis à l'intérieur. Carlslake l'y rejoignit, après avoir donné ses instructions au conducteur.

En voyant de loin la limousine de Pearl Standish stationnant devant la porte du temple, il fit lui-même arrêter sa voiture à quelque distance et se glissa avec précaution le long de la muraille.

Lorsque l'Hindou monta avec la jeune fille dans l'auto qui les emportait vers la grande prêtresse, Carlslake commanda à son chauffeur de les suivre à une certaine distance.

Il ne soupçonnait pas qu'à une distance pareille une troisième automobile le suivait lui-même, contenant l'Araignée et ses compagnons.

A cinquante tours de roue l'un de l'autre, les trois véhicules prirent la même direction.

Pendant ce temps, dans une grande pièce démeublée de la maison isolée vers laquelle converaient tant d'efforts, Tom Carlton attendait, l'esprit en proie à une

foule de pensées peu réjouissantes, l'heure fixée pour son exécution.

Un gardien, armé d'un cimeterre à la lame brillante et effilée, veillait sur lui. Mais bientôt, l'heure tardive aidant, la monotonie de sa faction eut raison de sa vigilance, et peu à peu il s'assoupit à côté de son prisonnier.

A minuit sonnant, avait dit la grande prêtresse, il fallait que l'anneau fût restitué.

Pour parvenir auprès de Carlslake, pour lui arracher le secret de sa cachette et pour aller y chercher le diamant violet, en admettant qu'elle fût parvenue à le fléchir, Pearl n'avait que trois heures !...

Cet admirable effort ne la lui faisait pas aimer davantage. Depuis longtemps il ne pouvait plus se dissimuler que l'exquise jeune fille avait entièrement conquis son cœur.

Quelle tristesse de penser que sa vie allait finir, au moment précis où il commençait à vivre !...

Il regarda la pendule. Elle marquait minuit moins dix...

Il se demandait si la jeune fille avait deviné le culte qu'il lui avait voué, et si, de son côté, elle éprouvait pour lui quelque sympathie. Une sympathie assez vive pour qu'elle le regrettât quand il ne serait plus là.

Soudain la porte s'ouvrit, et la grande prêtresse apparut suivie d'une douzaine de ses subordonnés.

Le bruit de leur approche avait réveillé en sursaut le gardien de Tom, qui se releva précipitamment, brandissant d'un air menaçant son cimeterre.

Gomakha donna un ordre à deux Hindous, qui saisirent le jeune homme et l'attachèrent solidement sur son fauteuil.

— Tom Carlton, déclara Vanamaki d'une voix sombre, votre heure est venue !...

— Pardon !... observa-t-il, désignant la pendule de la seule main qui lui restait libre, il n'est que minuit moins cinq !... J'ai encore du temps à moi.

Elle ne daigna pas lui répondre, et fit un signe à un de ses affidés, qui sortit.

Il ne tarda pas à revenir, précédant un brahmane portant un vase rempli jusqu'au bord d'eau lustrale.

A son entrée, Gomakha tendit un long poignard à la prêtresse, qui l'approcha de son front en un geste rituel. Puis elle le plongea jusqu'à la garde dans l'eau purificatrice...

Tandis qu'elle se livrait à ce cérémonial Pearl Standiah, sur la route blanche, gourmandait son chauffeur pour qu'il poussât plus vite, plus vite encore la marche de sa machine.

Soudain, au moment où la limousine

allait traverser un croisement de route, une automobile découverte la prit de flanc au passage, et la heurta violemment.

Carlake, qui, penché sur son conducteur, avait dirigé le choc, sauta rapidement à terre et ouvrit la portière.

Tandis que son complice maîtrisait le chauffeur de Pearl, il grimpa sur le marchepied et, saisissant la jeune fille par le bras, la força à descendre sur la route, tandis qu'il braquait sur elle le canon de son revolver.

— Et maintenant, miss Standiah, dit-il d'une voix rauque, rendez-moi la bague que vous m'avez reprise... Vous avez cinq secondes pour vous décider !...



PUBLICATIONS RÉCENTES
DE LA RENAISSANCE DU LIVRE

PARIS — 78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78 — PARIS

Collection in-18 jésus, à 3 fr. 50

- L'AMOUR AUX ÉTAPES, par José GERMAIN.
L'ÂNE ROUGE ET LE DÉMON VERT, par Paul SONNÉZ (illustré par
HEROUARD).
LA FAMILLE TUYAU DE POËLE, par Pierre REHM.
L'INGÉNIEUR VON SATANAS, par ROBIÑA (illustré par l'auteur).
LE TREMPLIN, par Gustave GUICHES.
LA GEOLÉ, par René PARANDIEN.
DE VERDUN AU RHIN, par François de TESSAN.
FABIENNE ET SON CHAUFFEUR, par SHERIDAN (couverture de
MARTIN).
BOUILLOTTE ET JÉRÉMIE, par ALBERT-JEAN (couverture de LÉONNEC).

Hors Série

- COMMENT "ON A EU" LES SOUS-MARINS ALLE-
MANDS, par BARTIMEUS, traduction P. GUISTET-FAUQUELIN et HEYWOOD.
1 vol. in-18 jésus (illustré de 12 planches), 1 fr. 50.
PARIS SOUS LES BOMBARDEMENTS, un grand album, couverture
soignée (illustré de 89 photos et dessins, en d'un plan), 4 fr. 50.
QUATRE ANS AVEC LES BARBARES (Jefe sous la domination alle-
mande), par MARTIN-MAMY, 1 vol. in-18 avec photos et reproductions de documents, 5 fr.
LA FRANCE AU RHIN, par Paul VERGNET, 5 fr.

Collection America, à 1 fr. 25

- N° 5. LA FRANCE ET L'AMÉRIQUE DANS L'HISTOIRE,
par Charles BASTIDE (8 planches phototypiques).
N° 6. COMMENT LA DÉMOCRATIE AMÉRICAINE SE
GOUVERNE, par Charles BASTIDE (8 planches photographiques).

Collection des Classiques de l'Odéon, in-18 jésus

- LES RIVAUX D'EUX-MÊMES, comédie en 3 actes, par PIGAUT-LERON,
1 vol. à 1 fr. 50.
LES CHATEAUX EN ESPAGNE, comédie en 5 actes, par COLLIN D'AR-
LEVILLE, 1 vol. à 2 francs.
LE RETOUR IMPRÉVU, comédie en 1 acte, par REGNARD, 1 vol. à 1 fr. 50.
LOUIS XI, tragédie en 5 actes, par Camille DELAVIGNE, 1 vol. à 2 francs.

Collection des Romans-Cinéma

Œuvres déjà parues :

PREMIÈRE SÉRIE : 0 fr. 25 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 35

Les Mystères de New-York -:-

Par Pierre DECOURCELLE
22 BROCHURES

Les Exploits d'Élaine -:- -:-

Par Marc MARIO -:- -:-
10 BROCHURES

Le Roman d'un Mousse -:- -:-

Par E.-M. LAUMANN
4 BROCHURES

Le Cercle Rouge -:- -:- -:-

Par Maurice LEBLANC
12 BROCHURES

Le Masque aux Dents blanches

18 BROCHURES

DEUXIÈME SÉRIE : 0 fr. 30 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 40

-:- -:- -:- **Judex** -:- -:- -:-

Par Arthur BERNEDE
12 BROCHURES

L'Enfant de Paris -:- -:- -:-

Par E.-M. LAUMANN
5 BROCHURES

TROISIÈME SÉRIE : 0 fr. 45 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 55

Le Courrier de Washington -:-

Par Marcel ALLAIN -:-
10 BROCHURES

Mam'zelle Sans-le-Sou -:- -:-

Par G. LE FAURE -:-
12 BROCHURES

Le Comte de Monte Cristo -:-

Par Alexandre DUMAS -:-
30 BROCHURES

La Nouvelle Mission de Judex -:-

Par Arthur BERNEDE -:-
12 BROCHURES

LE SEPTIÈME ÉPISODE DE "LA REINE S'ENNUIE"

LE PLAN DE L'ESPION

PARAITRA JEUDI PROCHAIN